

LE CITOYEN FRANÇAIS,
JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL, LITTÉRAIRE, etc.(N^o. 528.)

Le 7 Floréal, an IX de la République française.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE.

Londres, 20 avril (30 germinal). — Ceux de nos journalistes qui annoncent le comte de Woronzow rétabli dans ses fonctions d'ambassadeur ici, ainsi que ceux qui le nomment ministre des affaires étrangères en Russie, trompent également la crédulité du public.

Il est arrivé près de 20,000 barils de farine d'Amérique à Liverpool.

Cinq hommes envoyés du bord d'un corsaire français, ont enlevé ces jours passés, presque à terre de Beachy-Head, un gros bâtiment charbonnier.

Les dernières lettres apportées de l'Inde ne parlent que de prises faites journellement par des corsaires français dans la baie du Bengale. On comptoit 14 riches bâtiments capturés par la *Confiance*, capitaine Surcoff, et le *Malartic* capitaine Dutrel. De ce nombre sont le *Marquis de Wellesley*, l'*Union*, le *Gouverneur North*, la *Charlotte*, la *Mincive*, la *Caroline*, l'*Hélène* et la *Sophie*.

Le capitaine Peard, qui commandoit la frégate le *Succès*, prise par l'escadre de l'amiral Gantheaume, et les autres officiers de ce bâtiment, écrivent d'Alise près de Toulon, en date des 20 ventôse et 2 germinal, qu'ils ont beaucoup à se louer des attentions des français. (Comparez cela à ce que vous allez lire plus bas.)

Extrait d'une lettre particulière d'un officier de la flotte de sir Hyde Parker.

Il y eut trois de nos vaisseaux de ligne, la *Bellone*, le *Russel* et l'*Agamemnon*, qui, ayant touché, demeurèrent exposés au feu terrible de la batterie des Trois-Couronnes. Lord Nelson vit le danger de leur situation, et il n'y avoit qu'une imagination froide et calculante, comme la sienne, qui pût lui fournir, pour les dégager, un expédient heureux qu'il adopta sur-le-champ. Il se retira dans le cabinet, et écrivit au même instant au prince royal, une lettre pour l'informer que des motifs d'humanité demandent que S. A. R. donne des ordres pour faire suspendre momentanément le feu des batteries des Trois-Couronnes; que plusieurs Danois, blessés et prisonniers de guerre à bord des vaisseaux anglais, se trouvoient en ce moment exposés au feu des batteries, et qu'il n'étoit plus possible que les Anglais leur donnassent toute l'attention suffisante, si les batteries ne suspendoient pas leur feu. Le prince royal donna sur-le-champ les ordres en conséquence, et la cessation des hostilités eut lieu incontinent. (Voilà un petit rayon de vérité qui perce : on voit que là où la peau du lion lui manque, Nelson sait fort bien y coudre celle du renard. Trois de ses vaisseaux de ligne alloient brûler; il les tira de ce danger en séduisant l'âme généreuse du prince royal par les apparences d'une humanité hypocrite. Serait-ce sur une pareille supercherie que se fonderoit la gloire de l'amiral Nelson? Ah! dans les plaines de Marengo, notre premier consul connoissoit l'héroïsme et le dévouement, mais il n'avoit pas besoin de la fraude ni du mensonge.) (Star du 21.)

Du 1. — La misère est à son comble; le pain vaut 2 scheligns les trois livres : elle n'est que de quatorze onces. On répand que le roi, pour prêcher d'exemple, s'en prive lui-même.

Dans diverses provinces, le peuple s'est révolté, et l'on a été obligé de baisser le prix du pain et du beurre pour calmer l'effervescence.

C'est la ville de Londres qui maintient le calme qui règne en apparence, mais les murmures du peuple augmentent chaque jour; il demande la paix, il la veut : les banqueroutes se multiplient : il existe un club contre le gouvernement.

Le colonel Stuart est arrivé hier à l'amirauté avec le traité d'armistice conclu, le 8 de ce mois, entre le Danemarck et l'Angleterre, pour quatorze semaines.

De part et d'autre, les deux parties resteront dans leurs positions respectives. La grande question, celle de la neutralité, demeure indéfinie : ainsi, quoique la mort de Paul premier ait aplani plusieurs obstacles qui s'opposoient à la paix, il en subsiste encore un très-difficile à surmonter. La bataille de Copenhague n'a produit aucun changement dans les mesures du cabinet de Berlin. Les ordres donnés pour former des magasins sur l'Elbe et le Weser, n'ont point été contremandés comme on l'avoit dit. Les troupes prussiennes continuent à marcher : elles sont entrées le 12 à Brême.

L'empereur Alexandre, en montant sur le trône, a certainement montré des dispositions conciliantes envers la Grande-Bretagne. Nous apprenons même, par la maille d'hier, qu'il a donné des ordres pour faire revenir nos matelots de l'intérieur de la Russie; mais, jusqu'ici, l'embarque mis

sur les vaisseaux anglais n'a point été levé, et les préparatifs se continuent pour faire sortir la flotte de Revel. M. de Woronzow n'a point reçu de nouvelles lettres de Créance.

Variétés extraites du Morning Chronicle.

Les papiers ministériels voulant toujours nous préserver de ce maudit esprit de jacobinisme, parlent de maladies rivales, disputant à l'apoplexie l'honneur de nous avoir débarrassés de Paul premier. Tout cela est fort bien; mais avant de se permettre de pareilles insinuations, il seroit sage d'examiner à qui cet événement profite le plus.

L'histoire factieuse du *chien grec à l'école*, et de son savant maître, n'a pas en effet beaucoup de rapport à la question qu'on traite; mais M. Sheridan auroit dû la regarder comme une expédition qui n'auroit aucun but par elle-même que celui de faire une puissante diversion.

Ceux qui s'opposent à la suspension de l'*habéas corpus*, parce que rien ne prouve qu'elle soit nécessaire, oublient que la suspension et sa nécessité seroient deux maux, et que nos ministres bons et loux ne veulent nous en donner qu'un. Ils sont de l'avis de ce plaisant qui ne vouloit prendre médecine que quand il auroit retrouvé sa santé.

Un dignitaire de la haute classe a dernièrement avancé dans la chaire de vérité que l'alliance entre l'église et l'état n'avoit pas pour but de rendre l'église politique, mais l'état religieux. Il est fâcheux que cette alliance, dans une pareille supposition, ressemble à beaucoup d'autres dans lesquelles l'un des contractans n'a pas trouvé son compte.

SUÈDE.

Stockholm, 7 avril (17 germinal). — On prétend savoir, avec certitude, que l'empereur Alexandre, d'abord après son avènement au trône, a fait venir le baron de Stedingk, et lui a déclaré solennellement que la bonne amitié, tous les traités particuliers existant avec la Suède, ainsi que celui qui est relatif à la neutralité armée du Nord, subsisteroient dans leur intégrité.

Outre la flotte russe de treize vaisseaux de ligne, déjà partie de Revel, il y en a deux autres, l'une à Cronstadt, et l'autre à Swensksund, prêtes à mettre à la voile. Cette dernière est composée de frégates et de galères.

DANEMARCK.

Copenhague, 14 avril (24 germinal). — Le public, qui rend la justice la plus complète au courage qu'ont déployé nos artilleurs et nos marins dans la journée du 2, voit avec peine deux articles de l'armistice conclu le 9, entre l'amiral Parker et notre gouvernement : l'article II, où il est dit que le traité de neutralité armée est suspendu, quant à la coopération du Danemarck, tant que durera la suspension d'armes; ensuite l'article IV, où il est stipulé si formellement que l'escadre anglaise pourra prendre à Copenhague et sur nos côtes, tout ce qu'il lui faudra pour la santé et les rafraîchissements de ses équipages. Nous nous demandons si on n'eût pas pu promettre verbalement cette facilité aux anglais, comme notre gouvernement s'est contenté de la faculté verbale que leurs vaisseaux lui ont laissée de faire passer des vivres en Norvège? Sans doute, il a dû céder à des circonstances impérieuses, et ce n'est qu'à ce prix qu'il a pu sauver d'un embrasement général notre capitale et tous les établissemens civils, militaires, maritimes qu'elle renferme.

L'escadre anglaise a disparu presque toute entière depuis hier : quelques vaisseaux ont pris la route du Sund. Nous avons encore en face de notre port un vaisseau de ligne et trois autres moindres bâtimens de guerre; le reste a passé plus avant dans la Baltique par le canal étroit qui sépare les îles d'Amak et de Salholm; il faut en excepter un très-gros que nous découvrons engagé dans les bas-fonds qui ceignent la première de ces îles. Il est possible que ce soit le vaisseau amiral lui-même, de 94 canons, qui aura encore tiré trop d'eau, quoiqu'il se soit soulagé hier en forçant un vaisseau



Prussien, qui revenoit d'Angleterre sur son lest, de se charger de ses canons.

S'il faut en croire ce que les officiers anglais ont dit au capitaine de ce vaisseau prussien, leur escadre a le port de Revel pour destination; elle se présenterait inutilement devant Carlscrona. Ce port, bien mieux fortifié par la nature que le nôtre, ne craint ni les canons, ni les bombes des Anglais. L'escadre qui y est encore enfermée a bien trompé nos espérances et probablement aussi les vœux du roi de Suède, qui sévit contre ceux auxquels il attribue le retard de sa sortie. M. de Palmquist, qui devoit la commander, est remplacé par M. de Cedestrom; et le comte Wachmeister, qui présidait aux préparatifs de cette expédition maritime, vient d'être arrêté par ordre du roi, et c'est de sa prison qu'il se justifiera, s'il le peut.

Les braves officiers de terre, et sur-tout de mer, qui ont concouru à la glorieuse résistance du 2 avril, ont paru hier à la cour et y ont excité l'intérêt général; on y a remarqué sur-tout le courageux commandant du *Protesten*, M. de Lassen, et celui d'un autre *Bloskschiff*, le *Wagrien*, M. de Ruisbrich, qui, jeune encore, s'est trouvé au combat de M. de Grasse. Ceux de ces officiers qui avoient des grades supérieurs ont soupé avec le roi, les autres à la table du grand-maréchal. Parmi ceux-ci, l'attention s'est fixée sur un très-jeune officier nommé *Villemius*: il a peine 19 ans; il commandait une de nos batteries flottantes, qui, d'après ce qu'a dit Nelson lui-même, a fait plus de mal à l'escadre anglaise, que tous nos autres vaisseaux.

ALLEMAGNE.

Lunébourg, 15 avril (25 germinal). — Nous attendons demain 2 ou 3,000 prussiens. Une colonne de ces troupes marche sur Harburg; une autre sur Stade, et une troisième sur Lauenbourg.

Bremen, 15 avril (25 germinal). — Le régiment prussien de Schladen et une division d'artillerie, ayant avec eux beaucoup de tentes et de bagages, ont traversé ce matin notre ville pour se rendre à Ottersberg. — On dit que le régiment de Kleist passera demain pour aller occuper les environs de Hagen et de Bremerlee. — Le quartier-général vient d'arriver dans notre ville.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Bayonne, 25 germinal. — Le général Leclerc, commandant le corps d'observation de la Gironde, a passé en revue la première division de l'armée française, destinée à agir contre le Portugal, composée de 10,000 hommes et d'un train d'artillerie de 30 pièces de canon. Après la revue, il a recommandé aux officiers et soldats de se comporter avec les égards convenables pour ménager les coutumes et les habitudes d'un peuple ami, avec lequel ils alloient combattre les seuls alliés qui restent à l'Angleterre sur le continent. Il leur a fait sentir que la bravoure et la bonne conduite devant l'ennemi n'étoient que la moitié des devoirs de chaque soldat; que les soins qu'ils mettroient à se concilier l'estime et l'amitié des peuples au milieu desquels ils alloient se trouver, ne contribueroient pas moins au succès de la campagne. Cette première division arrivera à Burgos le 8 floréal; la seconde va se mettre en marche.

Anvers, 1^{er} floréal. — Les lettres de la Hollande annoncent que 17 vaisseaux de ligne hollandais, six frégates et quelques autres petits bâtimens de guerre sont maintenant entièrement armés, équipés et prêts à mettre à la voile au premier ordre; ces forces forment deux divisions, celle du Texel et celle de la Meuse. Les anglais n'ont plus à l'embouchure de cette rivière que cinq bâtimens de guerre d'une force très-inférieure, et huit à neuf à la vue du Texel; ces dispositions de l'ennemi ne pourroient pas empêcher la sortie et la réunion des deux divisions hollandaises, si elles recevoient, en ce moment, l'ordre de mettre à la voile. Au reste, ce qui pourroit bien annoncer un événement semblable, c'est que l'amiral Dewinter a dû partir avant-hier de la Haye, pour se rendre au Texel.

Strasbourg, 2 floréal. — D'ici à la fin du mois courant, il aura passé par ici 25 demi-brigades de l'armée du Rhin depuis le 30 germinal. — Le général Moreau s'arrêtera une décade à Stuttgart. — Il a passé par ici deux couriers, l'un du roi des Deux-Siciles, allant de Paris à Vienne; l'autre du cabinet de Vienne, adressé au comte de Cobentzel, à Paris.

Paris, le 5 floréal.

— En songeant à tout le sang que fait répandre sur le globe l'infame ambition des anglais, est-il possible de ne pas s'écrier :

Quand donc finira cette domination maritime que les sages de tous les tems semblent avoir redoutée, mais dont ils ont aussi calculé et prévu la chute, d'après les monstrueux efforts qu'elle a besoin de faire pour se soutenir?

« On a eu occasion d'observer, dit *Isocrate*, que tous les peuples de la Grèce qui ont eu l'empire de la mer, ou qui ont seulement osé y aspirer, se sont plongés dans un abîme affreux de désastres et de calamités. Cette domination là, ajoute-t-il, n'est point naturelle; c'est une chimère qui enivre tellement les hommes qu'elle leur ôte le sens commun, et ils s'attirent tant d'ennemis, et des ennemis si redoutables, qu'il leur est impossible d'y résister à la longue. Les habitans des côtes, les habitans des îles, les puissances voisines, les puissances éloignées; enfin, tous s'arment contre elle, contre ceux qui ont usurpé l'empire de la mer comme contre les tyrans du genre humain.

» Ne semble-t-il pas qu'*Isocrate* ait voulu désigner par ces expressions la Grande-Bretagne, et lui prédire exactement tout ce qui lui est arrivé et tout ce qui lui arrivera encore, si elle ne juge à propos d'adopter des principes plus modérés et de suivre des maximes plus équitables?

» Les anciens étoient de si subtils observateurs, qu'ils avoient déjà découvert que cette puissance, fondée sur des barques et des vaisseaux armés, qui peuvent porter par-tout la mort et la destruction, fait naître un orgueil si extravagant, qu'il dégénère en un esprit de vertige et de démence. Or, le profond mépris des anglais pour le reste des hommes n'eut jamais d'autre source que cet orgueil là. » (Paw. *Rech. phil. sur les grecs*, l. 6, p. 330.)

— M. de Kalitcheff a fait demander par le ministre des relations extérieures une audience au premier consul. Cette audience a eu lieu hier, immédiatement après la parade. M. de Kalitcheff a été conduit aux Tuileries par le ministre des relations extérieures, et il a remis au premier consul une lettre particulière de sa majesté impériale l'empereur de Russie.

— La première colonne des prisonniers russes est arrivée à Cologne le 2 floréal. La seconde passera le 4, et la troisième le 6. Ces trois colonnes formant 7000 hommes, ont été armées complètement. Elles traverseront l'Allemagne, comme il convient aux troupes d'une puissance amie de la république.

Les officiers d'artillerie chargés de délivrer les armes, sur le bruit de la mort de Paul I^{er}, avoient voulu recevoir de nouveaux ordres: le citoyen Tourné, officier d'état-major, attaché au général Clarke, est parti de Paris avec les ordres du ministre de la guerre de ne rien changer aux dispositions qui avoient été faites; car si en effet le peuple français perd par la mort de Paul I^{er} un ami décidé à illustrer son règne par l'affranchissement des mers, son héritier l'empereur Alexandre, hérité de l'amour de la gloire de son aïeul, et de la juste ambition de son père, d'assurer la paix de l'Europe sur la liberté et l'équilibre des mers. (Article officiel.)

— Le parlementaire anglais l'*Erasmus*, capitaine Bascher, venant de Chatham, est entré à Calais le 19 de ce mois, à huit heures du soir; il a mis à terre 71 prisonniers français: ils sont tous dans un état de maladie et de misère effrayant: 12 ont été portés à l'hôpital, sur des brancards: la plus grande partie ne pourront se rendre à pied dans leurs quartiers. Le commissaire de Calais s'est empressé de leur procurer tous les soulagemens possibles. Parmi eux eux, se trouve une femme prise sur un bateau pêcheur de Dieppe, dans lequel elle faisoit la pêche pour soutenir ses cinq enfans, pendant que son mari est au service. L'ennemi a eu la barbarie de la tenir prisonnière à bord d'un ponton, comme l'équipage du bateau dans lequel elle étoit: elle se nomme Rose Clément.

— Le citoyen Duroc part, dit-on, pour Pétersbourg.

— Le général Bessières est parti la nuit dernière pour Bayonne, où il va recevoir le prince de Toscane.

— On mande de la Haye, en date de 1^{er} floréal, que le gouvernement batave a ordonné la levée de l'embargo mis, dans tous les ports de cette république, sur les navires prussiens, danois, etc.

— On remarque que depuis l'instant où l'on attend des nouvelles d'Egypte, les Anglais ont pris soin de doubler leur croisière dans la Méditerranée, et ce soin, inutile dans les circonstances actuelles sous tout autre rapport, n'a-t-il pas pour but de nous dérober, au moins pour un tems, la connaissance de ce qui s'est passé? Nous pouvons nous tromper sur le succès que le

défaut de nouvelles nous fait espérer; mais, à coup sûr, la présomption et toutes les chances de calcul sont pour nous. C'est par une seule porte, encore presque entièrement fermée, que peut nous arriver la nouvelle de ces succès: toutes les mers sont ouvertes pour le passage de la nouvelle d'un revers.

— L'ambassadeur d'Espagne à Vienne a notifié officiellement à cette cour que le duc de Parme avait accepté le trône de Toscane, et qu'il garderoit en outre le duché de Parme. Ce prince est attendu à Paris vers la fin de ce mois.

— L'amiral Bruix a quitté Bordeaux le 26 germinal.

— Des lettres d'Espagne annoncent qu'enfin la maladie épidémique qui a ravagé l'Andalousie, a entièrement cessé.

— Le sénat conservateur a réduit le nombre de ses séances à deux par mois; elles auront lieu le 14 et le 28.

— Le *Courier de Londres* donne sur les forces respectives qui ont combattu, le 2 avril, à la vue de Copenhague, un état qui mérite d'être remarqué. Les forces des anglais formoient deux divisions l'une de 15, et l'autre de 25 vaisseaux de ligne. Celles des danois consistoient en un vaisseau de ligne, 3 vaisseaux rasés et 5 petits qui ne purent être protégés par les batteries de terre, dont les anglais se tenoient éloignés.

— Des lettres de Vienne annoncent que lord Minto, qui a obtenu son rappel, sera remplacé par M. Windham, ancien ministre d'Angleterre à Florence.

— Le ministre de la justice a fait connoître au tribunal criminel de la Dordogne, la satisfaction du gouvernement pour l'activité qu'il a mise à juger les individus prévenus de délit. Ce tribunal a prononcé, dans la session de germinal, sur 44 accusés.

— Les lettres de Russie portent que les prisonniers d'état ont été mis en liberté; que les défenses relatives à la contrebande sont révoquées, que les tarifs de 1782 pour les droits d'entrée sont rétablis; que chacun pourra s'habiller comme il le voudra, en observant les règles de la décence; que l'importation des marchandises est libre; que les régimens reprendront les noms qu'ils avoient auparavant; que les anciennes gardes sont rétablies; qu'il est permis de sortir de Russie et d'y entrer; que l'ordre de Wladimir est rétabli; que l'importation des marchandises défendues en 1797 est permise; ainsi que l'introduction des livres.

— On écrit de Lorient que la proclamation de la paix s'y est faite avec la plus grande solennité, et au milieu des transports de la plus vive allégresse. A Arras, les francs-maçons de la loge sous le titre distinctif de *la Constance*, ont célébré la paix par une fête brillante et un banquet fraternel, le décad 30 germinal, où l'on porta diverses santés analogues à ce beau jour. Un discours de l'orateur avoit été couvert d'applaudissemens. Un acte de bienfaisance ajouta à l'intérêt qu'inspire de pareilles réunions: une quête générale fut faite au profit des indigens et des orphelins maçons. A Châtillon-sur-Loire, où l'on compte près de 2000 individus, le cit. Champault, maire de cette commune, a lui-même composé le feu d'artifice qui a couronné la fête de la paix qu'il venoit de proclamer au milieu de l'allégresse publique. Un transparent offrit tout-à-coup aux spectateurs ces mots: *Vive Bonaparte!* qu'ils répétèrent avec transport, en le mêlant aux cris de *VIVE LA RÉPUBLIQUE!*

— Le *Publiciste* donne aujourd'hui une fort bonne leçon à ceux qui bataillent en faveur de leur secte: *Laissons, dit-il, à Dieu le soin de défendre sa cause.*

— Quand, en faisant l'énumération des services rendus à la monarchie par une secte qui remue ciel et terre pour redevenir dominante, nous avons dit que nous ne voulions pas des services qui tuent, on croira bien facilement que nous ne voulons pas plus de ceux qui depuis ont tué, car les jacobins en capuchons noirs, qu'on ne peut nier avoir été des tueurs, et qui pis est des brûleurs trop fameux, ne sont pas plus de notre goût que les inquisiteurs en bonnets rouges.

VARIÉTÉS.

Avant de nous donner une religion, les auteurs que nous avons cités, dans notre 1^{er} article en réponse à l'*Année Littéraire*, s'efforcent de prouver que nous n'en avons pas. Malheureusement encore le commentateur et le texte s'entre-détruisent. Un grand peuple subsistant sans autels, dit le premier, voilà le phénomène que présente la République; et le second a déjà dit: *l'Etat athée protège toutes les religions, tous les cultes sont libres*

sous ses lois. Mais en religion, ces cultes ont des autels: ils sont desservis par des individus de chaque croyance; la réunion de ces individus compose le peuple, et le peuple forme, sans doute, la république: donc la république ne renferme pas un grand peuple subsistant sans autels, et le phénomène du commentateur, n'existe que dans son imagination, ou plutôt dans le désir qu'il a de faire croire à l'absence de toute idée religieuse chez les Français, depuis qu'ils n'ont plus de religion dominante. S'il veut une autre preuve de la non existence de son phénomène, qu'il relise un morceau très-brillant, sur le concours du peuple dans les temples, que lui-même a cité quelques pages plus loin.

Tenons-nous en donc à ce texte, dont l'auteur déclare ne pas savoir si l'Etat approuve ce concours religieux, s'il ne regarde pas en pitié le peuple qui le compose, puisqu'il agit comme s'il ne reconnoissoit ni Dieu ni Providence; puisqu'enfin *l'Etat est athée.* Admettons tout cela, quelque difficile qu'il soit de croire qu'un Etat qui protège toutes les religions puisse en même tems ne pas reconnaître l'existence du Dieu qu'elles adorent toutes; et voyons ce qu'on demande à cet Etat, pour qu'il manifeste sa croyance. Il prétend, dit-on, faire ses affaires sans que Dieu s'en mêle. On ne voit pas trop comment un Etat pourroit montrer qu'il fait intervenir Dieu dans ses affaires, à moins qu'on ne veuille le ramener à l'usage des prières de quarante heures des catholiques, pour chaque arrêté qu'il faudra prendre, ce qui ralentirait un peu la marche administrative. Mais, peut-être se contenteroit-on de voir le premier magistrat prononcer le *par la grace de Dieu*, qui équivaut si long-tems à un, *par la grace des prêtres.* On ajoute pour prouver que l'Etat est athée: *Il se conduit par principes et par système.* Il vaudroit peut-être mieux que pour prouver sa croyance en Dieu il adoptât les maximes du fatalisme. Il ressemble, continue-t-on, à un père de famille qui permettant à ses enfans de suivre leur croyance, n'en auroit lui-même aucune. Toujours la comparaison du père de famille, quand il n'y a en vertu du système électif, qu'un chef choisi par les membres de la société, qu'un pacte consenti par tous. Or ce pacte, ce chef d'une République où les opinions religieuses sont très variées, parce que le territoire s'est formé de diverses parties d'abord incohérentes, peuvent-ils avoir seulement la complaisance supposée du père de famille pour la croyance de chacun de ses enfans? N'ont-ils pas l'obligation d'un respect absolu pour la croyance de chacun des citoyens? Certes, ils l'ont, et ils ne peuvent affecter une préférence pour la religion d'aucun français, parce qu'il n'en est pas un qui ne fut autorisé à la réclamer pour son opinion, et à voir dans le refus qu'il éprouveroit, la violation de son droit à la protection de l'Etat. L'Etat doit donc protéger tous les cultes et n'en adopter aucun.

Et quel besoin en aurait-il? On lui prédit que sans cela il sera un objet de crainte pour les nations: et cependant on a la bonté d'avouer aussitôt, qu'il a fallu le récit abominable des profanations auxquelles on s'est livré chez nous, pour soulever leur indignation. Elles ne seront donc point indignées de voir un gouvernement qui, loin de se permettre des profanations, protège toutes les religions, et rend tous les cultes libres sous ses lois. A cette occasion, on glisse un doux souvenir des *Croisades*, et l'on nous assure que quelques centaines d'années plutôt, il s'en seroit formé une contre la France. Eh, n'est-ce donc rien que cette longue et horrible guerre dont elle vient de sortir triomphante; et comment croire que les Etats qui se sont coalisés pour la faire, et où la religion chrétienne est si bien dominante, ne l'aient pas un peu entreprise en l'honneur de cette religion, et que, *faisant leurs affaires comme si Dieu ne s'en mêloit pas, ils se soient conduits par principes et par système* purement politique?

On parle ensuite du serment comme du gage des promesses d'un état envers un autre; on démontre le peu de force d'un pareil acte quand il n'a pas pour fondement la croyance d'un Dieu. Remarquons d'abord qu'en matière politique, les états où la religion chrétienne est la plus dominante, n'ont pas mieux gardé la foi des sermens que les autres, quand ils pouvoient, en la violant, satisfaire leur ambition. Ajoutons qu'ici commence à se faire sentir le danger de l'influence des sectaires sur la véritable force de l'état. Ce n'est plus dans une sage combinaison de ses droits, de ses moyens, qu'il trouvera la solidité de son existence; ce n'est plus sa position dans l'équilibre politique qui doit donner aux autres puissances une garantie contre lui; tout cela dépendra d'un serment, c'est-à-dire d'une promesse fondée sur une croyance religieuse dont les prêtres ont pu, dans des

tems moins éclairés, serrer ou délier l'obligation, et dont aujourd'hui même ils pourront montrer comme ils le voudront la violation à la conscience des sectaires, ce qui n'ajouterait certes point à la force du gouvernement, si ces prêtres lui retiroient leur appui.

Mais c'est par rapport à l'administration intérieure que le danger de l'influence des sectaires se fait bien plus vivement sentir. Les défenseurs de la religion dominante nient d'abord que les idées morales, l'amour de la gloire, la crainte du remords, les principes d'une sage législation, les soins d'une police active, la rigueur des tribunaux, puissent maintenir la société dans un état de prospérité et de tranquillité permanente. Ils présentent au contraire l'esprit religieux comme l'unique principe des vertus privées, qui seules empêchent cette corruption, source de tant de maux par lesquels la république est insensiblement minée et conduite à sa dissolution. Mais ce point fut-il accordé, il resteroit toujours la question de savoir pourquoi ces heureux effets ne seroient pas produits par cette religion qui, libre comme toutes les autres sous les lois, voit plus qu'aucune la foule se presser dans ses temples ? N'a-t-elle plus de puissance par sa doctrine révélée et d'institution divine ? N'est-ce pas fournir le plus fort argument contre elle que de dire qu'elle a besoin de l'appui des institutions humaines ? Mais non, nous ne voulons point douter de ce qu'elle peut sur les particuliers (1); mais nous savons aussi que ce qu'elle ferait de plus pour l'état, s'il l'adoptoit comme dominante, ce serait de livrer aux gouvernans les gouvernés dans un état de soumission la plus abjecte, de priver ceux-ci de toute réclamation, de tout recours contre la mauvaise administration de ceux-là. Ici le texte est précis : La religion seule fait aimer les lois, même celles qui ne se font pas aimer par leur sagesse. Comment déterminer les gouvernés à des sacrifices souvent douloureux ? Il n'y a de tels que ceux qui ne sont pas exigés par le besoin de l'état, et les ministres de la religion chrétienne, accoutumés à en imposer de semblables aux peuples, en refusant de contribuer, offrent ici les moyens qu'ils ont si longtemps employés avec succès, l'espoir d'un dédommagement par les récompenses à venir. Ainsi donc, c'est dans les deux points qui ruinent essentiellement la liberté des peuples, que la religion chrétienne dominante peut servir l'état. Il pourra par son moyen faire toutes les lois, même les plus injustes, elle les fera aimer ; il pourra commander tous les sacrifices, même les plus inutiles, elle les fera supporter. Oui, sans doute, jusqu'à ce que cette force factice venant un jour à se briser contre l'énergie que donne au peuple le besoin de sortir d'une longue oppression et le noble sentiment de ses droits, elle laisse sans soutien un gouvernement qui aura méconnu la justice et la modération, dans lesquelles étoit sa véritable force. C'est ainsi que l'assistance perfide de la religion la lui aura fait perdre, comme nous l'avons avancé dans notre discussion préliminaire.

Au reste, tout ce que nous avons dit et tout ce qu'on pourra dire sur ce point devient inutile, si l'on en croit l'auteur de la brochure courageuse. Ce n'est plus une chose sur laquelle le gouvernement ait la liberté du choix : il faut nécessairement qu'il adopte la religion chrétienne comme dominante. En effet, après avoir tracé ce tableau du peuple se pressant dans les temples, que nous avons déjà cité, et dont il semble naturel de conclure que ce peuple, qu'on veut bien appeler la majorité, a tout ce qu'il demande, et qu'il est inutile de faire pour lui davantage, l'écrivain religieux a soin d'ajouter que le gouvernement doit s'unir à la majorité sur ce qui concerne la religion, qu'il doit éviter d'être à cet égard en dissonance avec elle, qu'il ne doit pas se hasarder à en braver les suites fâcheuses. On lit enfin, dans son ouvrage, que si le gouvernement continue à regarder avec indifférence tout ce qui tient à la religion, « à leur tour les gouvernés regarderont tous ceux qui sont à la tête des affaires, comme des aveugles et des impies, et parce qu'ils savent fort bien que la religion est la base de la morale et le principe de toutes les vertus, ils ne tarderont pas à regarder un gouvernement sans religion comme un gouvernement immoral, incapable d'aimer sincèrement

(1) Le souvenir de cette armée royale et catholique qui fit couler tant de sang, est encore trop récent pour avoir pu l'oublier.

le bien public, uniquement occupé de ses propres intérêts et toujours préparé à sacrifier à son avantage personnel la gloire et la prospérité de la nation. Je laisse, dit-il en terminant, je laisse à penser s'il est d'une sage politique de faire naître ou d'accréditer une pareille opinion. »

Nous pourrions demander nous, s'il doit être permis de la prévoir ainsi dans un écrit qui sembleroit fait uniquement pour l'inculquer dans toutes les têtes chrétiennes ; si le gouvernement doit souffrir que l'on prêche ainsi ouvertement contre lui, c'est-à-dire, contre le pacte social, sanctionné par la nation, et auquel il doit son existence. Mais ces hommes qui veulent être les dominans, parce qu'ils veulent être libres tous seuls, c'est-à-dire despotes, trouveront en nous plus de modération qu'ils n'en font paroître, et nous nous contentons de leur appliquer ces mots du président des Etats-Unis : « Laissons les vivres en paix, comme un monument du peu de danger qu'il y a à tolérer des erreurs d'opinions par-tout où la raison a la liberté de les combattre. »

Notice sur la ville de Copenhague.

L'entreprise des anglais contre cette place fixe, dans ce moment, l'attention de tous les esprits. Une notice sur cette ville doit, pour cette raison, exciter un vif intérêt.

Copenhague, située à 7 kilomètres environ du Sund, est dans la belle île de Seeland ; cette ville est protégée par quatre citadelles. La principale défend l'entrée du port. Il donne 28 pieds d'eau à son entrée, 19 et 20 vers son milieu, 20 à 24 en face du parc et du chantier pour la construction des vaisseaux. La bourse des marchands se trouve à l'extrémité du port.

La ville de Copenhague est presque en face de l'île d'Amak, petite île dont elle n'est séparée que par une passe étroite.

L'entrée du port qui traverse la ville, et peut contenir 500 vaisseaux, commence à trois kilomètres du canal spacieux qui le forme. Les vaisseaux, vu qu'il a peu de largeur, ne peuvent y entrer que l'un après l'autre. La population de cette ville est de 160 à 180 mille âmes. Plusieurs rues ont des canaux et des quais, et les vaisseaux viennent jusqu'aux portes des maisons. Il est aisé d'apercevoir par ces détails que le port de Copenhague est un des plus beaux de l'univers.

Cette ville, située sur les bords de la mer Baltique, est à 20 myriamètres d'Hambourg, 90 de Londres, et 120 de Paris (240 lieues). Les danois professent la religion luthérienne.

Copenhague ayant été presque entièrement consumée par un incendie en 1728 ; la ville a été reconstruite avec beaucoup de régularité ; elle offre par conséquent le plus bel aspect.

Cours de la bourse du 6 floréal.

Changes.	à 30 j.	à 90 j.	R. p. 43 f. 50 c. 38 c. 43 f. 25 c.
Amst. bco..	o	o	Tiers c. 54 f. 25 c. 50 c. 54 f. 63 c.
courant..	56 3-4	57 1-4	Bons 1-4 10 f. 50 c.
Hambourg.	190 1-2	189 1-4	Bons 2/3 3 f. 28 c.
Cadix.....	6 f. c.	o	Bons d'arrée. 73 f. 25 c. 73 f.
Gènes effec.	4 f. 65 c.	o	B. l'an 8, 63 f. 88 c. 94 f. 93 f. 75 c.
Basle.....	1-2 p.	1 1-2	Bons 3/4 3 f. 25 c.
Lyon, à 15 j.	pair.		Syndicat f. c.
Marseille, à 20 j.	pair.		Coupures. f. c. En 500, f.
Bordeaux à 10j.	pair.		Act. de 50 f. de la caisse des rent. 1
Or fin, l'once.	105 f. c.		Café Martinique. . 2 f. 15 c.
Lingot d'argent.	51 f. 60 c.		S. Domingue. . 1 f. 95 c.
Portugaise, l'once.	95 f. c.		Savon de Marseill. 1 f. 13 c.
Piastre en eff.	5 f. 30 c.		Huile d'olive. . . 1 f. 45 c.
Quadruple.	80 f. 15 c.		Coton du Levant. 2 f. 20 c. à 35 c.
Guinée.	25 f. 95 c.		Eau-de-vie 3-5. 355 f.
Souverain.	34 f. 25 c.		Cognac 22 dég. 260 à 270 f.
			Montp. 22 dég. 260 à 280 f.

SPECTACLES.

THÉÂTRE FRANÇAIS L'Orphelin de la Chine; les Héritiers.
 THÉÂTRE DU VAUDEVILLE Philippe le Savoyard; Esop.
 THÉÂTRE MONTANSIER. Le Niais; les Trois Prétendus; le Soldat prussien;
 la Fibce qui n'en est pas une.
 THÉÂTRE DE LA CITÉ. L'Homme Verd; le Charbonnier.

Les lettres de correspondance et de demandes d'abonnemens ou de journaux, doivent être adressées, franc de port, au Citoyen DECOUR, Directeur du bureau d'abonnement, rue d'Enfer, n°. 731. On s'abonne aussi, pour Paris, au Cabinet Littéraire du cit Girardin, Palais-Egalité, galerie de pierres, n°. 156. — Le prix est de 13 fr. 50 cent. pour trois mois, 26 fr. pour six mois, et 50 fr. pour l'année.

De l'Imprimerie de LEMAITRE, rue d'Enfer, n°. 731, où l'on peut s'adresser pour se procurer toutes sortes de livres, gravures, etc.